

Cie du Kairos /
David Lescot

Une Femme se déplace

Une comédie musicale de David Lescot

Revue de presse (extraits)

Comédie musicale, les bonnes ondes de David Lescot

Par Anne Diatkine — 19 décembre 2019



Aux Abbesses, l'auteur-metteur en scène narre avec humour et énergie les péripéties d'une jeune prof branchée qui se retrouve à voyager dans le temps grâce à son téléphone portable.

Quelques tables et chaises à roulettes aptes à disparaître en une poignée de secondes, une clientèle discrètement branchée, une blancheur de lit d'hôpital : on est bien sûr chez Platitude, un restaurant conceptuel de l'avenue de Trudaine, spécialisé dans le neutre cher à Roland Barthes et qui sert uniquement des plats sans aucune saveur. Quand débute *Une femme se déplace*, la comédie musicale enthousiasmante dont David Lescot signe texte, chansons, musique et mise en scène, deux amies, Georgia (sublime Ludmilla Dabo) et Axelle (non moins formidable Marie Desgranges) font le point sur leur vie tout en dégustant «un porridge bouilli à l'eau agrémenté d'une gelée tiède» et accompagné de «navets en deux vapeurs», tandis que le «sommelier des eaux» diffuse des silences préenregistrés «dans des parcs naturels». Derrière un écran rectangulaire en tulle opaque, quatre hommes s'affairent. Les cuisiniers, fameux experts en «neutralité gustative» ? Non, les musiciens. Qui s'effacent ou se laissent deviner selon les jeux d'ombres.

Cavalcade

A-t-on souvent l'occasion de voir en France un spectacle chanté et dansé qui ne soit pas une pâle copie de Broadway ? Ici, pas de carton-pâte ni de renvoi à un film culte, mais une création originale - ce qui est encore une incongruité - qui traque les travers de la vie néo-bourgeoise contemporaine à travers le portrait de Georgia, prof de littérature à la fac, à qui tout sourit et qui dégringole deux minutes plus tard, quand sa vie merveilleuse est catapultée dans une cavalcade de catastrophes. Comme si ça ne suffisait pas, parce qu'elle confond «la petite buse du brumisateur de table» avec une prise et qu'elle y branche son portable, la trentenaire est abruptement projetée dans des fragments de sa vie passée avec l'angoisse de ne jamais revenir. Puis tout recommence. Que se passe-t-il ? Est-ce cela la mort ?



19 décembre 2019

Une femme se déplace est à la fois une comédie modeste et incroyablement ambitieuse. Le spectacle n'en jette jamais plein les yeux - pas de décors pharaoniques - et cependant ne cesse de monter en puissance caustique. Laquelle causticité ne déprécie jamais ses personnages. Autrement dit, ni le metteur en scène ni les spectateurs ne sont placés au-dessus de ce portrait - qui puise probablement dans l'autobiographie de David Lescot - où Georgia est bien obligée de revisiter sa vie, son enfance et ses choix fondamentaux, à travers ce téléphone qui la balade dans le temps, comme le font d'ordinaire les rêves ou les cauchemars. Ce que démontre magistralement le spectacle est qu'aujourd'hui, toute une génération de comédiens - Candice Bouchet, Elise Caron, Pauline Collin Matthias Girbig, Alix Kuentz, Emma Liégeois, Yannick Morzelle, Antoine Sarrazin, Jacques Verzier - est capable de danser et de chanter comme on respire ou parle, sans faire d'effets - et en interprétant une multitude de personnages. Frappante est leur manière subreptice d'entamer une phrase ou un pas, qui se transforme en chanson ou chorégraphie, sans que le spectateur ne soit jamais en mesure de relever le démarrage. Une diction rythmée accompagnée d'une batterie, un geste accentué, et soudainement, c'est toute la scène qui est en mouvement. L'artifice gênant, encore si courant aujourd'hui, quand un acteur s'interrompt pour se lancer dans une vocalise, est ici gommé. Ce peut être un léger brouhaha qui entoure Georgia et qui renforce la sensation d'isolement du personnage quand, revenant au temps présent, elle ne sait plus trop à quel monde elle appartient. Ce peut être la répétition d'un même syntagme «moi qui donne, moi qui donne, moi qui donne» jusqu'à la création d'un mot inédit au tempo musical qui se transforme en chant. Et ce sont constamment des ruptures de ton au sein d'une même scène : plusieurs lignes vocales et chorégraphiques qui s'étagent pour fusionner ensuite, quand chacun des personnages poursuit son monologue intérieur. Ce va-et-vient entre le texte et la musique fait écho à l'histoire de Georgia (et de tout un chacun) quand le passé et les émotions qu'il charrie s'invitent de manière impromptue, ici, grâce au téléphone portable.

Huissiers

Il ne faudrait pas croire que Ludmilla Dabo - qu'on peut voir également aux Abbesses dans le Portrait de Ludmilla en Nina Simone, du même David Lescot - soit seule, ou en vedette. Tous les personnages qui viennent l'envahir tandis qu'elle se déplace dans sa vie existent pour eux-mêmes et en gros plans, dirait-on s'il s'agissait d'un film. L'un des plaisirs réside dans les thèmes des chansons : un petit garçon (fabuleux Yannick Morzelle) pris dans la transe des GPS dont il questionne le fonctionnement ; la mère (Candide Bouchet, démente) allongée sur un sofa telle une Marilyn Monroe tandis que le chœur des huissiers vide son appartement ; ou encore le bal des belles-mères et la plainte du père solitaire dont «l'horloge avance» et «qui n'a plus d'attrait, plus d'intérêt» - ce qui change de la rengaine de la femme sur le même sujet. Les acteurs s'amusent d'autant plus que les contraintes rythmiques imposent une écriture ultra-resserrée des dialogues scandés, aux antipodes d'un certain délitement en vogue. Comme toujours lorsqu'il s'agit de chanson, on doit résister pour ne pas citer Jacques Demy qui lui aussi était maître dans l'art de styliser le quotidien.

Reste une question douloureuse : où voir Une femme se déplace ? On peut espérer que les directeurs de théâtre se jeteront sur cette rareté qu'est une comédie musicale en français à l'argument ultra-contemporain, et en grand format, puisque la pièce compte quatorze acteurs et quatre musiciens.

Une femme se déplace texte, musique, chansons et m.s. David Lescot chor. Glyseïin Lefever. Théâtre de la Ville les Abbesses, 75 018. Jusqu'au 21 décembre. Puis à Sète (34) les 27 et 28 février.

Voyage dans la vie d'une femme, en musiques

Le duo David Lescot-Ludmilla Dabo invente une comédie musicale irrésistible, ancrée dans l'époque

Le duo David Lescot-Ludmilla Dabo fait des étincelles. Ces deux-là, l'auteur-metteur en scène-musicien et l'actrice-chanteuse-danseuse, étaient faits pour s'entendre : pour eux, le théâtre ne se dissocie pas de la musique, et inversement. On les retrouve en ce mois de décembre à Paris, au Théâtre des Abbesses, avec deux spectacles réjouissants : une reprise, Portrait de Ludmilla en Nina Simone, qui tourne en France jusqu'à la fin de la saison, et une création dont le Printemps des comédiens de Montpellier a eu la primeur en juin, Une femme se déplace.



« Une femme se déplace » n'a rien à voir avec les produits importés de Broadway

La joyeuse surprise, c'est que David Lescot a osé, avec ce spectacle, créer une vraie comédie musicale, chantée et dansée, autant dire une forme quasi inexistante dans le théâtre d'art à la française. Car Une femme se déplace n'a rien à voir avec les produits importés de Broadway que l'on range en général dans cette catégorie. C'est bien une création propre, ancrée dans le réel et l'art d'aujourd'hui, et qui le fait décoller, ce réel, avec une fantaisie irrésistible.

Satire douce-amère

Au cœur de la pièce, il y a la splendide Ludmilla Dabo, pour qui le spectacle a été écrit, et le personnage qu'elle interprète, Georgia. C'est une femme bien de notre temps, active, intelligente, séduisante, débordée et même survoltée. Un boulot de prof à la fac, des programmes de recherche, deux enfants adolescents, un mari compréhensif. Tout pour être heureuse. C'est elle qui le dit et le redit à sa copine Axelle, qu'elle retrouve dans un restaurant nommé Platitude, où l'on se délecte de navet en deux vapeurs ou de porridge de riz complet – la pièce est aussi une satire douce-amère de l'époque.

Sauf que, tout à coup, Georgia disjoncte, et sa vie avec. Ayant branché par mégarde son téléphone sur le brumisateuse de table du restaurant, elle se retrouve, à la suite d'un mystérieux court-circuit technologique, à voyager dans le temps, qu'il s'agisse de son passé ou de son futur. Quel bonheur pour le spectateur de voir réalisé, le temps d'une pièce, ce vieux fantasme humain ! Rembobiner sa vie, la dévider, et voir ce qu'on pourrait changer, refaire, retrecoter autrement. Pour Georgia, c'est plus compliqué : « Le temps est rayé comme un disque vinyle », constate-t-elle.

Dialogues vifs et ciselés

Au fil des scènes, qui s'enchaînent avec une vivacité jamais démentie, c'est toute une vie de femme qui défile, et toute une époque, saisie par petites touches, sans jamais peser : ce que recouvre une certaine vision du bonheur bourgeois, la guerre des sexes, la condition féminine, les familles recomposées, l'amour en fuite, les trous noirs de l'adolescence, l'étrange retour de la religion dans une époque ultramatérialiste... David Lescot arrive ainsi à montrer de manière à la fois drôle et percutante le séisme que représente dans une famille « normale » la conversion d'une jeune fille à l'islam intégriste.

Le talent éclatant de son interprète principale, Ludmilla Dabo, s'affirme de spectacle en spectacle

Et, avec tout cela, il signe un spectacle on ne peut plus léger et divertissant, porté par une écriture musicale. Les dialogues vifs et ciselés passent insensiblement au parlé-chanté, puis à la chanson pure, où l'émotion s'exprime directement. Sous sa casquette de musicien, l'auteur a composé une partition entre pop, soul, jazz, gospel, allant même jusqu'au hip-hop, puis revenant à des tonalités plus lyriques ou mélancoliques, selon ses interprètes. Il s'est amusé à mettre en chansons, aussi, toute cette technologie qui fait désormais partie intégrante de nos vies, comme des divinités domestiques ayant leur vie propre.

Cette dominante des musiques noires est liée à son interprète principale, Ludmilla Dabo, dont le talent éclatant s'affirme de spectacle en spectacle. Cette femme qui se déplace – de ses certitudes, de ses habitudes, de ses inquiétudes, de ses lassitudes – c'est elle, et on la suit avec un plaisir fou dans le voyage qu'elle mène à l'intérieur de son existence, pour trouver la place qui lui convient, en un dénouement que l'on ne dévoilera pas.

Une femme se déplace, de et par David Lescot (Actes Sud-Papiers). Théâtre de la Ville-Les Abbesses, 31, rue des Abbesses, Paris 18e. Jusqu'au 21 décembre, à 20 heures, 20 h 30 ou 18 heures. De 10 € à 30 €.

Portrait de Ludmilla en Nina Simone, de et par David Lescot. Théâtre de la Ville-Les Abbesses, du 13 au 21 décembre. Puis en tournée jusqu'en mai 2020.

“Une femme se déplace” au Théâtre des Abbesses : une comédie musicale qui tient sa promesse

Georgia, femme épanouie en apparence, remonte le cours de sa vie... Ballets graphiques, chœurs jazzy et interprètes costauds : une réussite.



Une boîte blanche, cernée de grands rideaux, où s’alignent six tables sur roulettes et des chaises design. Dans cet espace épuré figurant un resto tendance bobo, nature et frugalité, David Lescot orchestre un ramdam musclé où s’entrecroisent saynètes théâtrales, ballets graphiques et chœurs jazzy. L’auteur-metteur en scène — qui n’a jamais conçu son théâtre sans musique (voir *La Commission centrale de l’enfance* ou *Le Système de Ponzi*) — se révèle plus que jamais homme-orchestre talentueux, signant livret, mise en scène et musique.

L’argument est original : une femme explore le temps. Pas à la manière d’un Jules Verne mais d’un geek. Son téléphone cellulaire lui sert juste de sésame pour remonter le cours de sa vie, comme un saumon, par petits sauts vers le passé. Une fée veille sur elle, cliente du restaurant, qui lui donne les clés du passage. Georgia (nom d’héroïne de cinéma) est forte en apparence, au moins dans son discours : boulot épanouissant de prof de fac et mari a priori renversant, enfants sociables parfaits. Elle jongle pour tout maîtriser au mieux... Mais son équilibre est celui d’un château de cartes. Plus elle en remonte le cours, plus sa vie mosaïque se décompose malgré les efforts faits pour tout recoudre — le divorce des parents, la mère dépensière, le père à la recherche désespérée de l’âme sœur ou le premier amour déchu.

Le nerf du rap

Entourée d'interprètes costauds (la chanteuse Elise Caron, l'irrésistible Jacques Verzier ou le charmant Matthias Girbig), Ludmilla Dabo, alias Georgia, a d'emblée relevé le défi lors de la création du spectacle, en juin, au Printemps des comédiens de Montpellier. Elle y a donné le tempo, conjuguant le rythme des émotions à celui de la musique, alternant graves profonds et grâces primesautières.

Si l'ambiance emprunte au jazz et l'inspiration aux comédies musicales américaines dans un mélange de parlé-chanté, de solos et de chœurs, l'écriture a aussi le nerf du rap. David Lescot sculpte des mélodies qui disent le vague à l'âme (la poignante ballade de la copine mélancolique) comme les plaisirs de la vie (« *Je suis flou, tu me rends flou...* ») et qu'on a vite envie de chanter. Le propre des comédies réussies...

Emmanuelle Bouchez

TT *Une femme se déplace*. 2h15. Les 20 et 21 septembre, La filature de Mulhouse (68), tél. : 03 89 36 28 28 ; 3 et 4 décembre à Villefranche (69), tél. : 04 74 68 02 89 ; du 11 au 21 décembre au Théâtre des Abbesses, Paris 18e, tél. : 01 42 74 22 77.

Le Théâtre

Une femme se déplace

(L'exquis Lescot)

1. Si vous ne voulez pas perdre de temps à lire cet article, allez au 13. Sinon au 2.

2. L'intrigue est désopilante. Pensez au film « Un jour sans fin », et oubliez. Pensez à « La Machine à explorer le temps », et oubliez. Pensez aux comédies musicales de Jacques Demy, et oubliez. Ça ne ressemble à rien de connu. Si vous voulez encore une référence, allez au 3. Sinon au 4.

3. Charles Trenet. Ça pétille comme du Charles Trenet. Si endiablé et imprévisible qu'à la fin de chaque scène on n'a aucune idée de ce qui nous attend, comme dans une chanson de Trenet.

4. David Lescot a tout fait : les textes, la musique, la mise en scène. Il tient une forme éblouissante.

5. Les acteurs sont tous époustouflants. En plus, ils chantent merveilleusement. Et leur gestuelle est à se tordre. Dès la première scène, qui se déroule dans un restau qui se veut de la dernière branchitude, les serveurs se tortillent tellement de partout, du cul et du cou, qu'on en redemande. Et on est servis.

6. Ils sont 11 comédiens, qui interprètent 39 personnages. En prime, derrière un tulle, 4 musiciens. Les grands

moyens. Mais rien de trop !

7. Archi-complicée et archi-simple à la fois, l'histoire tient en deux mots : par mégarde, Georgia, la trentaine, un mari, deux enfants, prof de fac, contente d'elle apparemment, très conforme évidemment, branche bêtement son portable sur un brumisateur (si, si !), et se retrouve propulsée dans le passé. Son passé.

8. Elle ne va cesser d'y faire des allers-retours, de revisiter sa vie, tous les âges. C'est drôle, tragique, réaliste, naturaliste, ludique, constellé de purs moments de grâce. Quand, ado, elle entre dans le pull de sa meilleure amie, qui est déjà dedans. Quand, se demandant pourquoi elle ne l'a pas fait à l'époque, elle accepte d'aller boire un café chez son

voisin et se retrouve au petit matin dans son lit, ravie. Quand, très ivre, elle s'invite chez Loïk, qu'elle n'aime pas, qui lui chante : « *Je dis oui à tout, oui, oui, oui à tout.* »

9. Qu'a-t-on envie de changer, dans une vie ? Les sales moments, le suicide de l'amie qu'on aurait pu éviter, toutes les dettes qu'on n'a pas honorées. Georgia s'y met.

10. En musique ! De la techno, de la pop, des chansons sentimentales, du gospel et de la soul à la pelle, des scènes parlées, d'autres chantées...

11. Il y a un défilé de belles-mères, des punaises de lit, des GPS en folie, des Témoins de Jéhovah, une ado voilée, des huissiers, des policiers, n'en jetez plus, la pièce est pleine, qui dure 2 h 10 non-stop.

12. Les acteurs sont époustouflants. En plus, ils chantent merveilleusement. Oui, vous avez déjà lu ça quelque part. Mais c'est pour mieux y insister : parmi eux, au cœur de la pièce, en Georgia, il y a Ludmilla Dabo, pour qui elle a été écrite, qu'on avait déjà admirée en Nina Simone dans une pièce du même David Lescot, qui éblouit par sa fougue, sa générosité, son chant, son talent éclatant. Retournez au 2.

13. C'est une réussite parfaite, un pur délice, courez-y les yeux fermés, emmenez-y vos amis, vos parents, vos ennemis, c'est confondant de légèreté, de fantaisie et de grâce (et, si vous tenez vraiment à savoir pourquoi, allez au 2).

Jean-Luc Porquet

● Au théâtre des Abbesses, à Paris.

SCÈNES

“Une femme se déplace” ou l’art de réinventer sa vie



Avec *Une femme se déplace*, David Lescot donne à son personnage la possibilité de voyager dans sa propre vie et de la réinventer. L’occasion de revenir sur le parcours théâtral de cet auteur, metteur en scène, acteur et musicien.

Depuis le temps que son théâtre rime avec musique, ça devait finir par arriver : David Lescot signe sa première comédie musicale, *Une femme se déplace*, avec Ludmilla Dabo dans le rôle-titre. Une histoire où la science-fiction se mêle d’embrouiller les fils narratifs à travers les tribulations d’une femme qui découvre le pouvoir de voyager à l’intérieur de sa propre vie, avec toutes les conséquences que cela induit pour elle comme pour son entourage.

Cela dit, David Lescot qualifiait déjà de “comédie musicale noire” le tout premier texte qu’il écrit et met en scène en 1998, *Les Conspirateurs* : “Cette pièce racontait les aventures d’une société secrète, un groupe de dissidents qui luttait contre un Etat oppressif. Ils se réunissaient dans les cimetières pendant les enterrements et les messages codés qu’ils se transmettaient pour leurs opérations se cachaient dans des chansonnettes. J’ai toujours été fasciné par la Résistance, ce moment où des gens mettent leur vie en jeu en la confiant à des choses qui sont de l’ordre du théâtre ou du jeu d’enfant : le message codé, le travestissement. C’est peut-être même mon idée du théâtre, une réunion de gens qui ont décidé de se cacher. Avant de montrer ce qu’ils font.”



https://www.youtube.com/watch?time_continue=1&v=Cd6oAXKNiy4&feature=emb_logo

“Pour moi, le théâtre, c’est l’espace de l’enfance”

Le fait d’avoir grandi auprès d’un père, Jean Lescot, acteur au théâtre comme au cinéma n’y est sans doute pas étranger. Il joue notamment dans *L’Affiche rouge* de Frank Cassenti en 1976 : “Le dénommé Wasjbrot sur l’Affiche rouge (une affiche de propagande allemande massivement placardée en France sous l’Occupation qui comprend les photos, les noms et les actions menées par dix membres du groupe Manouchian – ndlr) n’est pas de la famille, mais c’est le vrai nom de mon père. Il jouait beaucoup au théâtre et il a été des aventures de la décentralisation auprès de Jean-Pierre Vincent, Jean Jourdheuil, Claude Régy, Armand Gatti.”

“Pour moi, le théâtre, c’est l’espace de l’enfance. C’est quelque chose qui nous distingue avec mon frère Micha quand on est petits, le fait que notre père soit acteur, que, parfois, on le voit à la télé. Plus que le cinéma ou la télé, c’était le théâtre qui m’intéressait, parce que j’aimais la préparation, les coulisses ; c’est le lieu où on joue, où on s’amuse. Et puis les textes, car mon père y était très attaché et je me souviens lui avoir fait répéter des textes, genre *Introspection* de Peter Handke quand j’avais 8 ans.”

L’enfant qui aime les textes et le théâtre se découvre aussi une passion pour la musique, se forme à la trompette et à la guitare auprès de professeurs, puis joue, adolescent, dans divers groupes de jazz, de rock ou de musiques de l’Est. La mise en scène et l’écriture vont lui permettre d’y mêler la musique, de les unir solidement et solidairement. “J’ai commencé par l’écriture. Elle a été le sésame pour entrer au théâtre. Je savais que je n’avais pas envie de répertoire et j’ai écrit pour que les acteurs aient quelque chose à jouer. Dès le départ, je voulais qu’il y ait de la musique et ça se faisait très peu à l’époque.” Micha Lescot, son frère cadet, joue dans ses premiers spectacles, *Les Conspirateurs* et *L’Association* ; ensuite, leurs chemins professionnels se séparent et chacun se choisit sa “famille de théâtre” : “Micha, ça a été Roger Planchon, Jean-Michel Ribes, Luc Bondy. Et moi, Julie Brochen, Emmanuel Demarcy-Motta, Fabrice Melquiot ou Anne Torrès.”

Une sorte d’homme-orchestre qui développe aussi des formes chorales.

Au fil du temps, son désir d'associer sur le plateau une écriture dramaturgique qui mixe la parole et le chant, portée par des corps qui jouent ou dansent dans un même élan ludique et philosophique, a pris des formes diverses. Du seul-en-scène qui fait un tabac en 2008, La Commission centrale de l'enfance – où, en s'accompagnant d'une guitare électrique tchécoslovaque de 1964, il relate ses souvenirs de colonies de vacances créées en France par des Juifs communistes –, à son duo, 45 Tours, avec le danseur et chorégraphe congolais DeLaVallet Bidiefono, David Lescot est non seulement auteur, musicien et metteur en scène, mais aussi acteur de son théâtre.

Une sorte d'homme-orchestre qui développe aussi des formes chorales, très documentées, privilégiant le sens du collectif, du Système de Ponzi sur la démesure de la finance à Nos occupations où l'on suit les actions d'un groupe clandestin, sans oublier Les Ondes magnétiques, une plongée dans l'aventure des radios libres des années 1980, créé la saison dernière avec la troupe de la Comédie-Française.

“J'ai lu quelques trucs sur les univers parallèles, sur les recherches en physique, mais j'ai surtout repensé à des films

Au départ d'Une femme se déplace, il y a la rencontre avec l'actrice et chanteuse Ludmilla Dabo, lumineuse interprète du Portrait de Ludmilla en Nina Simone créé en janvier dernier. “Quand j'ai décidé que ce serait Ludmilla, je n'avais que l'idée de la comédie musicale, mais je n'avais pas commencé à écrire. Je savais que je voulais écrire l'histoire d'un twist temporel. J'adore ces scénarios-là, ces façons de regarder l'existence, les choix que l'on fait et la manière de considérer la vie. Sachant que ce serait Ludmilla, ça a orienté l'écriture. J'ai lu quelques trucs sur les univers parallèles, sur les recherches en physique, mais j'ai surtout repensé à des films.”

“Les comédies musicales des années 1940 et 1950 bien sûr, celles de Vincente Minnelli ou de Stanley Donen, les comédies américaines Un jour sans fin ou Retour vers le futur, et ce film peu connu d'Alain Resnais des années 1960, Je t'aime je t'aime. Claude Rich y joue un personnage que des scientifiques envoient une minute dans son passé et il le revoit par bribes. Ce qui m'intéressait, c'était de raconter une vie par fragments et pas dans l'ordre chronologique. Parce que finalement, c'est la manière dont on se raconte nos vies à nous-mêmes.”

Sur scène, Une femme se déplace réunit onze interprètes et quatre musiciens, sous la direction musicale d'Anthony Capelli déjà aux manettes des Ondes magnétiques. Ils jouent à saute-mouton entre passé et présent, au gré des événements où se retrouve catapultée Georgia, une trentenaire, professeure de littérature à l'université, mariée, mère de famille, satisfaite de son existence, jusqu'à ce déjeuner au restaurant avec son amie Axelle où tout dérape. Les chansons et la musique se chargent de traduire l'état intérieur de Georgia, à la façon d'un autre film d'Alain Resnais, On connaît la chanson.

Voyager dans sa propre vie ou dans celle d'une autre, c'est ce qui attend Ludmilla Dabo qui va jouer ces jours-ci en alternance Une femme se déplace et Portrait de Ludmilla en Nina Simone. Comme un exercice de style sur l'art du comédien, sans doute, mais aussi pour se faire la passeuse, dans les deux cas, de ce qui pour David Lescot est avant tout “l'histoire d'une émancipation, d'une révolution personnelle, une suite d'expériences appliquées à de l'humain, une bataille menée contre le conformisme, une exploration des possibilités de l'amour, une revendication de l'imagination comme principe de transgression sociale”. Un appel d'air, en somme, pour faire voler en éclats le plafond bas des mornes assignations où étouffent tant de rêves.

Une femme se déplace avec Ludmilla Dabo, Elise Caron, Jacques Verzier, du 11 au 21 décembre, en alternance avec Portrait de Ludmilla en Nina Simone avec Ludmilla Dabo et David Lescot, du 13 au 21 décembre, Théâtre des Abbesses, Paris



Une vie en chansons

David Lescot réinvente pour son actrice fétiche Ludmilla Dabo la vie d'une femme dans *Une femme se déplace*. A la frontière du conte et de la comédie musicale. PAR OLIVIER FRÉGAVILLE GRATIEN D'AMORE

UNE FEMME SE DÉPLACE

de et mis en scène par David Lescot avec Candice Bouchet, Elise Caron, Ludmilla Dabo, Yannick Morzelle, du 11 au 21 décembre au Théâtre des Abbesses - Théâtre de la Ville, Paris.

PORTRAIT DE LUDMILLA EN NINA SIMONE

avec David Lescot et Ludmilla Dabo, du 13 au 21 décembre au Théâtre des Abbesses-Théâtre de la Ville

Dans un restaurant d'un nouveau genre à l'univers aseptisé, immaculé, où l'on se régale de mets translucides, Georgia – flamboyante Ludmilla Dabo – détonne. Épanouie, heureuse, pétulante, elle respire le bonheur. Métier de rêve, enfants prodiges, mari parfait, rien à dire, c'est l'extase. Un coup de fil malencontreux, et c'est le drame. Le trop beau tableau se craquèle. Le monde fantasmé de la belle s'écroule.

Abasourdie, hagarde, téléphone à plat, elle tente de le recharger mais confond le brumisateur avec une prise USB. Court-jus, noir, elle revient quelques minutes en arrière. Le voyage à travers le temps peut commencer. Petit à petit, elle remonte le fil de son existence, revit les beaux comme les mauvais souvenirs. Par touches, David Lescot esquisse le portrait de cette femme combattante, résolument moderne. Il met en exergue les fêlures qui ont construit sa personnalité. Le masque tombe, la vérité éclate. La vie de Georgia est somme toute banale.

Mélangant les styles musicaux, enchevêtrant les récits, l'auteur -metteur en scène compose une partition toute en délicatesse, empruntant à la fable, au conte noir. Abordant plusieurs sujets brûlants – place des femmes, homosexualité, écologie et fanatisme religieux, il force la réflexion.

Passant du rire aux larmes, le public séduit se laisse porter au gré des mélodies, des époques traversées. Tapant des mains, il vibre au diapason d'une troupe survoltée emmenée par l'inénarrable Ludmilla Dabo. Faisant feu de tout bois, elle irradie le plateau. Sa nature unique, sa présence scénique font d'elle une valeur sûre du théâtre musical. En lui confiant le rôle principal, David Lescot ne s'est pas trompé. Ciselant autour d'elle son écriture, il signe une œuvre unique à la croisée des arts vivants, une réflexion sur notre société encore trop sexiste et patriarcale.

Virevoltant autour de la belle et grande comédienne-chanteuse, dans une scénographie mobile imaginée par Alwyne de Dardel que les lumières de Paul Beaurilles animent, le reste de la troupe ne démerite pas. Bien au contraire, il donne vie à ce chant choral, à cette ode féministe. En tête, Jacques Verzier amuse la galerie en serveur monomaniac, le fougueux Yannick Morzelle électrise la scène et Candice Bouchet fait mouche à la moindre de ses apparitions. Avec, à l'affiche du Théâtre de la Ville, *Une femme se déplace* et *Portrait de Ludmilla en Nina Simone*, David Lescot et Ludmilla Dabo éclairent cette fin d'année et donnent à ces jours de décembre couleur et chaleur.

David Lescot, singulière comédie musicale



Ecrivain, compositeur, metteur en scène, l'auteur des *Glaciers grondants* excelle dans différentes disciplines. Avec « Une femme se déplace », il cherche à appliquer les codes d'un genre à succès. Mais il ne perd rien de son originalité.

Sur le plateau quelques tables d'une rigoureuse sobriété. Des personnages se font face. On met quelques secondes à comprendre : nous sommes dans un restaurant à la mode. La mode du rien. Les didascalies le disent : « Un restaurant blanc. Une salle remplie de gens déjeunant dans une ambiance zen ». On n'en dira pas plus : cette scène d'anthologie est l'irrésistible entrée en matière(s) –si l'on peut ou ose dire- d'un spectacle épatant qui rompt avec les tièdes soirées que l'on peut passer, ici et là, ces temps-ci.

Première scène ! Une scène d'anthologie qu'on vous laisse découvrir...DR

David Lescot déploie ici toute la palette de ses talents –et quelques-uns de ses petits défauts, également : on ne le fera jamais couper un spectacle, non qu'il tienne à ses écrits à ce point. Mais il aime donner beaucoup aux artistes qu'il embarque dans ses aventures.

Avouons-le : il nous semble qu'il pourrait sacrifier quelques moments, au profit de la représentation. Mais c'est brouille que dire cela.

Car on est emporté selon les variations d'espace et de temps qui sont l'essentiel de la structure narrative d'*Une femme se déplace*. Au présent de l'indicatif, comme *The Lady vanishes*, titre d'un film de 1938, d'Alfred Hitchcock. Rien à voir, sauf qu'il y a beaucoup de suspens dans la manière dont David Lescot déploie les aventures de Georgia, incarnée ici par la formidable Ludmilla Dabo (qui reprend également *Portrait de Ludmilla* en Nina Simone avec David Lescot).

L'écrivain et metteur en scène, le compositeur, le dit : il a voulu écrire une comédie musicale, une vraie. Et l'on est bien dans ces codes, ces ruptures, cette fantaisie, cette joie également, qui sont le signe des petits chefs d'œuvre que l'on ne se lasse pas de retrouver. Beaucoup viennent des Etats-Unis.

Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

15 décembre 2019

Ici, c'est du made in France et du made in dans la tête de Lescot. Car, il est tellement original, qu'il a beau s'inspirer de structures existantes, interprétées évidemment, que c'est sa personnalité que l'on retrouve...

C'est une histoire de prise qui fait tout disjoncter...L'héroïne, Georgia, a 35 ans, et tout pour être heureuse. Elle est professeure de littérature en fac, elle est contente de sa vie, son mari, ses enfants, tout va bien...Et puis, patatras, tout tourne vinaigre et elle est si émue qu'elle confond un brumisateur et une prise pour téléphone, et c'est ainsi que tout saute...

La voici embarquée, comme nous, emportés, dans une kyrielle d'épisodes cocasses ou angoissants, avec chansons aux mélodies séduisantes, dialogues toniques, ballets très réussis.

Le tout interprété par des comédiens-chanteurs-danseurs, tandis que derrière un rideau transparent, les musiciens accompagnent continuellement la représentation. Anthony Capelli à la batterie, Fabien Moryoussef aux claviers, Philippe Thibaut, basse, Ronan Yvon, guitare. Dans Une femme se déplace, ils ne participent pas au jeu théâtral lui-même, contrairement à ce qui est souvent le cas dans d'autres pièces de l'écrivain.

Inutile de détailler les merveilleuses rencontres entre les « personnages » et les artistes : ce serait tout déflorer. Or, vous serez étonnés, éblouis par l'art sûr et audacieux que déploie ici chacun.

C'est l'une des grandes qualités de Lescot chef de troupe : il trouve, il fait débiter, il suit, il concocte les justes équilibres entre les interprètes et entre chacun et son ou ses personnages.

Des personnages ? Il n'y en a pas moins qu'une quarantaine ! Des femmes, des hommes, des adolescents, des vieux, des jeunes, des intellos, des employés. Tout un monde.

Onze, ils sont onze pour jouer avec celles qui ne sont qu'une : Ludmilla Dabo est Georgia seulement, Elise Caron est Iris, seulement. Candice Bouchet, Pauline Collin, Marie Desgranges, Emma Liégeois, côté de ces demoiselles, Matthias Girbig, Alix Kuentz, Yannick Morzelle, Antoine Sarrazin, Jacques Verzier, côté garçons, sont époustouflants. Ils courent, ils sautent, ils disent, ils chantent, ils sont sérieux et déjantés. Magnifiques.

Théâtre de la Ville aux Abbesses, à 20h00 du mardi au samedi et le dimanche à 15h00. Durée : 2h15. Tél : 01 48 74 77 22. Jusqu'au 21 décembre. Le texte est publié par Actes Sud-Papiers (13,80€). Puis en tournée à Sète les 27 et 28 février.

David Lescot ensoleille le Théâtre des Abbesses avec « Une Femme se déplace »



12 décembre 2019 | PAR David Rofé-Sarfati

David Lescot a écrit une authentique comédie musicale joyeuse et étonnante. « Une femme se déplace » donne l'occasion à Ludmilla Dabo de confirmer son immense talent.

David Lescot aime les comédies musicales

Le spectacle est un spectacle complet. Il est une comédie musicale, un comique vaudeville, une pièce à thème, un conte à paraboles, un opéra-comique enrichi de tableaux de music-hall et d'une intrigue de science-fiction. Tout commence dans un restaurant. Nous voyagerons dans le temps et dans des lieux différents avec une entraînant vitesse. Nous sommes à Broadway; au fond du plateau une band de musique rock. Les chansons mériteraient d'être éditées, elles déclenchent des applaudissements. L'ensemble de la scénographique parvient à assurer à l'édifice fictionnel une vraisemblance, une légère déréalisation nécessaire et une éloquente fluidité. L'œuvre dans cette complétude impressionne.

David Lescot aime son prochain

L'intrigue tricote une expérience révélatrice à la façon des comédies américaines de Noël. On pense à La vie est belle de Capra ou de Drôle de Noël de Scrooge de Robert Zemeckis. Une femme possède tout, baigne de tout son corps et de tout son esprit dans un bonheur parfait. Elle expose tous les attributs d'une vie bourgeoise accomplie. Ce jour-là elle retrouve une amie dans un restaurant au snobisme absolu?; on y propose le concept de platitude, un plat et une attitude : le fade?! On se rit d'elles, et de nous. Cette femme va être confrontée à une suite de catastrophes?; la débâcle va fissurer, puis briser pour enfin renverser son édifice fantasmatique et ses certitudes. Derrière chaque apparente fortune se dissimulait un danger. C'est alors qu'un génie du temps, dissimulé dans un vaporisateur de poche va doter cette femme effondrée d'un pouvoir surnaturel, celui de revisiter sa vie pour réévaluer ses choix et leurs contingences. Par cette expérience, elle découvrira l'essentiel pouvoir caché dans l'autre, prochain bienveillant et dans un alter ego intime, cet autre en nous qui nous observe nous juge et nous articule. Elle pourra en fin de journée se libérer du carcan sociétal. Elle cessera de n'être que le sosie de la multitude. Elle trace le parcours d'une femme qui se déplace dans le temps pour ensuite pratiquer ce petit pas de côté qui la désaliènera. La parabole est délicieuse.

David Lescot aime Ludmilla Dabo

La troupe surprend par son implication et ses talents multiples. Autour de la merveilleuse chanteuse Élise Caron, l'hilarante Candice Bouchet ou le désopilant Jacques Verzier, chaque comédien danse, chante, joue et nous émerveille. Ils défendent les chorégraphies enlevées de Glyslein Lefever et assurent le spectacle. Et puis il y a Ludmilla Dabo (repérée dès 2016 avec la pièce JAZ, succès au OFF d'Avignon). La comédienne ne quitte pas le plateau durant les deux heures de spectacle. Elle est époustouflante. A la première note chantée un charme tombe sur la scène et parcourt la salle. Elle est une diva. David Lescot lui offre avec Une Femme se déplace un rôle inoubliable à voir jusqu'au 21 décembre aux Abbesses.